



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines



Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



PHILOTHÉE O'NEDDY

(THÉOPHILE DONDEY)

ŒUVRES EN PROSE

ROMANS ET CONTES

CRITIQUE THÉÂTRALE — LETTRES

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINTE-GERMAIN, 13

1878

097

15

OEUVRES EN PROSE

DE

PHILOTHÉE O'NEDDY

15

OEUVRES EN PROSE

DE

PHILOTHÉE O'NEDDY

*Ce Volume a été tiré à 550 Exemplaires,
dont 500 sur papier ordinaire, 30 sur papier
de Hollande, 10 sur papier de Chine,
et 10 sur chamois teinté.*





PHILOTHÉE O'NEDDY

(THÉOPHILE DONDEY)

ŒUVRES EN PROSE

ROMANS ET CONTES

CRITIQUE THÉÂTRALE — LETTRES

PARIS

GEORGES CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN

1878

415.22.100.21

✓



longfellow fund

9

On trouvera ici réunies les œuvres en prose de l'auteur de *Feu et Flamme*. Le recueil comprend des romans qu'il serait plus juste d'appeler des nouvelles ou des contes, des articles de critique théâtrale et quelques lettres.

La notice que M. Ernest Havet a écrite pour servir de préface aux *Poésies posthumes* de Philothée O'Neddy a fait connaître dans quelles circonstances ont été composées et publiées pour la première fois ces œuvres diverses et l'on a vu quel jugement il en a porté. Il a paru aux amis de Dondey que ceux qu'a frappés le mérite original de ses vers ne se déplairaient pas à faire connaissance avec tout ce qui nous reste de lui.

Dondey, en faisant lui-même paraître dans *l'Estafette* et dans *la Patrie*, en 1839, *l'Escarcelle et la Rapière* et *l'Abbé de Saint-Or*, les annonçait comme les chapitres I, XVII, XVIII, XIX et XX d'un roman intitulé : *Sodome et Solime*. Nous ne savons si le roman a été écrit tout entier, et nous pouvons même en douter ; mais ces « épisodes » sont des morceaux qui n'ont besoin de se rattacher à aucune action générale. *L'Histoire d'un Anneau enchanté* a paru en feuilleton dans *la Patrie*, au commencement de 1842, et a été, la même année, publiée à part, avec une préface en vers, dans *l'Europe littéraire*, collection de romans entreprise par l'imprimeur Boulé. La réimpression forme une plaquette de quarante-six pages. Quant au *Lazare de l'Amour*, fragment d'une autobiographie qui a revêtu la forme d'un conte fantastique, il a été également inséré au feuilleton de *la Patrie*, en 1843.

C'est dans le même journal et à la même époque que Dondey commença ses études de critique théâtrale. Nous avons joint aux neuf articles donnés par lui à *la Patrie* l'article de *l'Émeute aux Burgraves*, qui n'y parut pas et fut l'occasion de sa retraite volon-

taire de cette feuille. Dondey entra alors au *Courrier français* où il écrivit aussi neuf feuilletons ; mais il n'était pas fait pour se plier aux exigences du métier de journaliste, et, déposant bientôt et pour toujours la plume du critique et celle même du romancier, il n'écrivit plus que des vers, à de longs intervalles, sans songer que la main pieuse d'une sœur les communiquerait un jour au public, qui ne les dédaignerait pas.

On aurait pu achever le volume de ses œuvres en prose, par un choix plus étendu de ses lettres ; on s'est borné à en recueillir un petit nombre, pour montrer quelle fut, aux différentes époques de sa vie, sa fidélité à sa foi romantique, et combien peu il tint à avoir le savoir-faire obligé, lorsqu'il se décida à écrire dans les journaux, pour y garder une situation qu'il ne dépendait que de lui d'y conserver, en l'élargissant.

IV

Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Lénoire ou les Morts vont vite*,
drame en cinq actes et en prose, de MM. Cogniard frères et Henri Blaze.

(24 juillet).

Un soir du siècle dernier, à peu près vers l'an 1780, sauf erreur, se promenait par l'un des sites mystérieux et farouches qui avoisinent le Rhin, Burger, le poète Burger, qui occupe une si belle place dans le groupe illustre des puissants génies auquel l'Allemagne est redevable de sa grande épopée littéraire, Burger dont le renom est au niveau de celui des Haller, des Klopstock, des Lessing, des Wieland, des Schiller, et des Goëthe, grands hommes qui furent pour la gloire de leur pays ce que les excellents écrivains du règne de Louis XIV furent pour la gloire de la France. Une pénétrante senteur de merveilleux, de fantastique et de superstition nageait dans l'air, s'élevait, émanait de toutes parts, de la forêt profonde et murmurante, des marais

semés de phosphore, des gémissements lointains du fleuve, des pendantes cimes, des gouffres béants, des vieux pans de mur ployants sous les lourds pans de lierre, des hautes herbes, des broussailles, des basaltes, des bruyères, des halliers, des longs reflets blancs de la lune jonchant çà et là les ombres opaques de chemin et semblant les voiles et les draperies de moire de quelque nonne sinistre vouée aux puissances occultes. Une jeune paysanne, qui vint à passer d'un pied lesté et rapide non loin de notre poète en vision, lui parut une dame blanche, une fille de l'air, une fée du pays vert, d'autant mieux qu'il lui entendit chanter les notes suivantes :

La lune est si claire !
Les morts vont si vite à cheval !
Dis, mon amour, ne frissonnes-tu pas ?

Ces paroles étranges s'emparèrent despotiquement de ses esprits. Durant toute la route elles bruirent à ses oreilles. Elles entrèrent avec lui dans sa demeure. Elles le lutinèrent tout le long de son sommeil. Enfin, elles sollicitèrent si vivement son imagination, elles allumèrent tellement sa verve, qu'il les accepta comme matière à poésie : il les travailla ; il les fit passer d'une cadence grossière et inculte à une prosodie savante, à un rythme harmonieux et plein d'art. Cependant ce ne fut d'abord qu'une série de couplets vagues, sans unité, sans lien, sans fil conducteur. Il fit voir cela à ses amis qui furent très impressionnés, l'encouragèrent chaleureusement et lui conseillèrent fort de ne pas laisser son ouvrage imparfait, de le rendre plus cohérent, plus accusé, plus précis. Il remit donc l'œuvre au moule de son cerveau, lequel, après une gestation laborieuse et ingénieuse, enfanta la célèbre ballade intitulée *Lénore*.

Une des grandes guerres de la vaillante Allemagne vient de finir. Chaque armée retourne en chantant dans ses foyers. Les mères, les sœurs, les femmes, les fiancées des braves, se portent en foule à leur rencontre.

Mais c'est en vain que la jeune Lénore cherche au milieu des rangs son bien aimé Wilhelm. Pâle, elle interroge, elle s'informe. On évite de lui répondre. On détourne la tête d'un air morne et triste.

Certaine de son malheur, elle s'abandonne au plus véhément désespoir ; les exhortations, les embrassements, les soins

de sa mère n'ont rien qui la puisse calmer. Egarée, perdue de douleur, au lieu de prier, elle maudit. Elle accuse Dieu, elle lui reproche sa cruauté, elle souhaite avec rage de mourir *dans l'horreur et dans les ténèbres*. Au moment où ces sortes de blasphèmes sont proférés, l'on sent dans le récit naître comme une émanation funeste qui vient imposer un malaise indéfinissable.

Il est minuit. La jeune fille, retirée dans sa chambre où elle continue à se désespérer, ne tarde pas à ouïr un cavalier arrêter sa course et mettre pied à terre devant sa maison. Ciel ! on monte l'escalier, on sonne. Elle s'élançe elle ouvre... Dieu ! c'est lui, c'est son Wilhelm ! surprise et folle joie de la pauvre Lénore. Son ami refuse de s'asseoir au coin de l'âtre qui flambe. — Non, il faut que je parte sur le champ. Ne sois pas chagrine ; tu viens avec moi, je t'emmène. C'est au lit nuptial que nous allons. Mais hâtons-nous ; car, pour nous y rendre, nous avons cent lieues à parcourir. — Il lui tient encore d'autres propos non moins bizarres ; mais le vertige où la jette le brusque passage de l'extrême douleur à l'extrême joie ne lui permet pas de souger à s'en étonner. Elle descend, elle le suit. Il remonte à cheval, et elle saute en croupe derrière lui.

A peine sont-ils en selle que le cheval part au galop avec une vélocité furibonde, formidable. Ils vont comme l'éclair, comme la pensée. A droite et à gauche, les campagnes, les forêts, les montagnes, les rivières, les villes, les bourgs, glissent, se brouillent, se confondent, s'envolent, s'évaporent, s'évanouissent, comme des tourbillons de rêves, comme des amas de fantaisies floconneuses. Par moments, le sombre cavalier, au lieu de rassurer sa compagne tremblante, lui murmure d'une voix monotone cet étrange refrain : *Les morts vont vite ! Les morts vont vite !* La pauvre enfant le supplie vainement chaque fois de *laisser en paix les morts*. Pour surcroît d'horreur, tous les fantômes, tous les lutins, tous les esprits, tous les démons que le cavalier avise sur son passage il les appelle, il les exhorte à le suivre, il les convie à sa noce, et tous, en foule se précipitent, râlant et sifflant sur les pas du cheval. Et l'épouvantable galop ne se ralentit point ; il redouble plutôt ! Il va, il va d'un train magique, surnaturel, toujours aiguillonné par le sinistre refrain : *Les morts vont vite ! Les morts vont vite !* — Mais bientôt le coq chante. — Plus vite ! mon noir ! crie le cavalier à son cheval.

Devant eux, s'ouvre avec fracas la grille d'un cimetière, D'un seul bond, ils ont franchi un immense pêle-mêle de monuments. Ils font halte sur le bord d'un sépulcre ouvert. Alors le cavalier perd l'apparence de la vie : ses vêtements se dissolvent en poussière, et laissent à nu un squelette hideux. Le mort entraîne avec lui dans sa fosse la jeune fille expirante, et la ronde des trépassés tournoie autour d'eux pour clore la fête nuptiale.

« Toutes les images, dit M^{me} de Staël en parlant de cette œuvre, tous les bruits en rapport avec la situation de l'âme sont ici merveilleusement exprimés par la poésie. Les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons, est employé pour exciter la terreur. La rapidité du pas du cheval semble plus solennelle et plus lugubre que la lenteur même d'une marche funèbre. L'énergie avec laquelle le cavalier hâte sa course, cette pétulance de la mort cause un trouble inexprimable, et l'on se croit emporté par le fantôme comme la malheureuse qu'il entraîne avec lui dans l'abîme. »

Quand il eut mis la dernière main à son poëme, Burger, avant de le publier, jugea raisonnable d'éprouver sa valeur, et, pour ce, il le lut solennellement dans un cercle littéraire à Göttingue. Il paraît qu'il avait affaire à un auditoire imposant. Des penseurs, des philosophes, des savants durs à émouvoir, siégeaient là. Le poète commença de lire, non sans avoir à cacher une profonde inquiétude au secret de son âme. On lui prêta dès les premiers vers, la plus sérieuse attention. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, il sentait, il voyait cette attention s'augmenter ; chacun était immobile comme un marbre. Le lieu de la réunion semblait le palais du silence. Cette attitude, ces symptômes l'enchantaient. Arrivé à cet endroit :

Il s'élançait à bride abattue contre une grille de fer. De sa housine légère il frappe...

Il frappe contre la boiserie de la chambre... Soudain les assistants tressaillirent, et se levèrent en sursaut comme un seul homme. Le poète, rassuré, ne douta plus alors du mérite et du succès d'une œuvre composée si en dehors des règles admises, des formes connues, des moyens ordinaires.

La fortune de *Lénore* fut immense en Allemagne. Toutes les imaginations la subirent et l'admirent. Tout le monde la sut par cœur, le paysan comme le gentilhomme, l'ignorant sans lettres comme l'esprit cultivé. Le peuple des cam-

pagnes prit coutume de la chanter, comme les bateliers de Venise et les lazzaroni de Naples chantent les épisodes de la *Jérusalem* et du *Roland*. Beaucoup d'autres ballades de Burger, nous le savons, se virent aussi l'objet d'une très-grande faveur populaire ; mais aucune d'elles n'atteignit jamais à la vogue prodigieuse, à l'universelle popularité de *Lénore*.

Une gloire plus extraordinaire que celle d'avoir réussi en Allemagne, lui est échue depuis longtemps, c'est celle d'avoir pu réussir en France. Sans nul doute, avoir subjugué ces bons Allemands, dont la pensée est si haute et si grave, dont la riche mémoire est familiarisée avec un si grand nombre de prodiges légendaires, sans nul doute cela est beau, cela est considérable ; cela pourtant ne saurait surprendre beaucoup ; l'enthousiasme et la bonne foi qui caractérisent cette nation la disposent toujours admirablement aux impressions naïves et primitives ; mais, nous avoir attirés et charmés, nous autres Français, qui, malgré les notables modifications opérées dans notre tempérament national, sommes toujours au fond très-enclins au persiflage, à la méfiance, et à l'affectation du bon goût, voilà qui est vraiment merveilleux, voilà qui est fait pour étonner.

Il faut dire aussi que cette ballade, pour faire son apparition chez nous, a su attendre bien patiemment son heure et la saisir bien intelligemment. Avec ses airs de suprême folie, elle a agi en toute sagesse. Elle ne s'est point hâtée ; elle s'est bien gardée de s'aventurer sur la terre de France dès l'époque de son glorieux avènement dans son propre pays. Elle savait qu'alors elle se serait fourvoyée de la façon la plus cruelle à travers nos boudoirs mythologiques, nos soupers anacréontiques, nos salons athées et nos clubs philosophiques et moraux. Elle a voulu d'abord nous voir accomplir dans le domaine littéraire une révolution pareille à celle que nous avons accomplie dans le domaine politique et social. Elle a attendu que le *Génie du Christianisme* et les livres de son école soient venus substituer le merveilleux chrétien au merveilleux païen, remplacer la poésie éternelle d'une religion morte par la poésie généreuse d'une religion vivante, réveiller sinon la foi, du moins le charme mystique des croyances, ressusciter la puissance vertigineuse des terreurs, des superstitions du premier âge, en un mot, prouver qu'il est des sources fécondes d'inspiration poétique autre part que chez les Grecs et les

Romains. Elle a attendu, pour se faire traduire et propager par nous, non seulement que M^{me} de Staël l'ait honorée d'une page splendide et d'une analyse supérieure dans son livre sur l'Allemagne, qui est un chef-d'œuvre, mais encore que les romans légendaires de Victor Hugo et ses miraculeuses ballades aient achevé de retremper vigoureusement notre goût et de l'acclimater avec l'essence et les éléments de son propre genre à elle. Enfin, aux environs de 1830, jugeant les voies bien préparés, elle s'est donnée à vingt traducteurs ou imitateurs; elle s'est montrée, elle a couru parmi nous, habillée, parée, ornée, tant de la prose de ceux-ci que des vers de ceux-là. Des peintres, des musiciens se sont aussi énamourés d'elle, ont tenté de la réaliser et de l'idéaliser par les couleurs et l'harmonie, et sont venus renforcer le bataillon de ses dévots translateurs. Elle a obtenu un succès inouï. Elle a su se faire lire, déclamer, chanter partout, et personne n'a pu la lire, la chanter, la déclamer sans frémir d'une peur involontaire, sans avoir froid aux cheveux, sans appréhender de se trouver seul au milieu des ténèbres. De sorte que Burger, inoculant ainsi des terreurs superstitieuses à un peuple excellemment raisonneur et railleur, à un peuple pétri de sagacité et de mécréance, a mérité plus que jamais ce profond éloge de M^{me} de Staël : « Burger est de tous les poètes allemands celui qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le cœur. »

Un signe éclatant et singulier de la faveur durable avec laquelle nous avons accueilli sa Lénore, une preuve décisive de l'intimité passionnée, absolue, avec laquelle nous avons associé notre fantaisie à ses intentions, livré notre âme à ses impressions, c'est que le funèbre refrain : *les morts vont vite*, nous est devenu une locution familière et usuelle, c'est qu'il fait maintenant partie de la monnaie courante de notre langage, c'est qu'il est désormais au rang de nos axiomes populaires, de nos phrases proverbiales.

Oh! que de fois, pendant la période de ces douze à quinze dernières années, il a été articulé et appliqué par la jeune génération avec une logique et solennel à propos!

Ainsi, quand on a vu, immédiatement après l'explosion des trois jours, les descendants dégénérés d'une race de soixante rois, fuir et disparaître avec tant de célérité du royaume, on a murmuré d'un ton à la fois miséricordieux et moqueur : — *Les morts vont vite! les morts vont vite!*

Quand l'affreux choléra, ce fléau d'Asie, accouru sur notre Europe, s'est mis à encombrer nos routes, nos villes, nos places, nos rues d'innombrables charretées de cercueils. en regardant défiler ces horribles processions qui nous barraient à chaque instant le passage, nous avons dit, l'œil en pleurs l'ame désolée et pleined'épouvantements : — *Les morts vont vite! les morts vont vite!*

Quand nous avons vu, à des intervalles si peu éloignés, succomber avant l'âge tant de créatures d'élite diversement chères à ce pays : Armand Carrel, Victor Escousse, Elisa Mercœur, Hégésippe Moreau, la princesse Marie, le duc d'Orléans, et bien d'autres non moins regrettables, nous avons répété avec une amère consternation : — *Les morts vont vite! les morts vont vite!*

En vérité, ce proverbe bizarre nous semble spécialement partager, avec cet autre adage moderne : *la lame use le fourreau*, le privilège de résumer d'une manière saisissante et complète la nature et le caractère des hommes et des choses de ce temps. Oui, selon nous, dans ces deux proverbes, le dix-neuvième siècle est tout entier.

La rare nouvelle que *Lénore* allait être mise à la scène n'a pas manqué, lors de sa naissance, de réjouir soudainement toutes les imaginations vouées au culte de l'art nouveau, tous les gens curieux de ces tentatives, même des plus téméraires. Notre premier mouvement à nous tous a été de nous écrier : — Tant mieux! ce sera original! Hourra pour l'oseur qui s'attaque à ce riche thème. — Nous avons spontanément souri à l'idée de voir M^{me} Dorval personnifier cette jeune fille au désespoir forcené, au sombre amour, à la destinée sépulcrale. D'avance, en esprit, nous avons admiré la grande artiste s'élançant, ivre de passion, sur le cheval noir, derrière le cavalier, et jetant l'avidé étreinte de ses deux bras autour de son Wilhelm. Elle a passé et repassé devant notre fantaisie, emportée fougueusement par le galop terrible... Comme elle était crispée de frayeur et de fatigue! comme elle se cramponnait au cavalier! comme sa robe et sa chevelure en désordre flottaient d'une façon lamentable au vent furieux de la course!... Comme son visage s'effarait et se décomposait, à l'aspect des fantômes qui accouraient lui faire cortège, et à l'accent des paroles terrifiantes que prononçait Wilhelm!

Mais nous nous sommes promptement {réveillés; car, le

sens commun était là qui riait et qui disait : — *Lénore* à la scène! Allons donc! est-ce que c'est praticable! est-ce que c'est possible! La partie essentielle de *Lénore*, la chose qui la constitue une invention puissante et originale, c'est le fameux galop qui dévore cent lieues en une heure, à travers mille immenses paysages, c'est cet épouvantable essor du trépas et de l'enfer! sans lui, point de *Lénore*! Le moyen de représenter, d'exécuter cela sur un théâtre, quand même il aurait l'étendue et les dimensions d'un théâtre de la Grèce antique, d'un cirque romain! Car, sans doute, on ne s'estimerait pas quitte en faisant tout bonnement courir deux ou trois fois, au fond d'un décor plus ou moins merveilleux, l'apparition de l'infemale chevauchée. — Et puis, l'on promet cinq actes! Mais avec quoi donc pourront-ils être remplis ces malheureux actes! Le galop étant forcément mis de côté, que reste-t-il au dramaturge?

Ces réflexions pleines de justesse, ces craintes également rationnelles, n'ont point empêché le public littéraire de se rendre avec empressement à la représentation, et même d'y apporter des sentiments bénévoles, comme un réveil de poétiques espérances. — Qui peut se vanter de prévoir, de déterminer à coup sûr, pensions-nous, la portée, le résultat des efforts du talent? Qui sait? Peut-être allons-nous assister à quelque chose d'heureusement trouvé et de nature à mettre en défaut les hypothèses les plus judicieusement négatives! Peut-être va-t-on nous gratifier d'une surprise triomphale! Si pourtant l'on nous donnait un fragment du séduisant, mais du l'impossible galop! Hé! pourquoi pas? L'art des décorations et des machines est poussé si loin aujourd'hui! Ressouvenons-nous du spectacle du radeau de la *Méduse* par MM. Cogniard frères, aidés des peintres Devoir et Pourchet. Le roulis de ce radeau battait une mer qui paraissait infinie; sans qu'en réalité il avançât ni reculât, il semblait parcourir de vastes espaces. Rappelons-nous, pour ne pas sortir du théâtre où nous sommes, ce que la féerie des *Mille et une nuits* nous a étalé de spectacles tenus pour irréalisables, pour impossibles, notamment le débordement des eaux du Gange.

Enfin, tout naïvement, nous comptions à peu près sur des miracles.

Vous allez voir dans quelle mesure nos espérances ont été remplies.

Le croiriez-vous? les deux premiers actes, deux bien longs actes, hélas! ne sont que la paraphrase de ces simples mots contenus dans l'exorde de la ballade : « Il avait suivi le roi Frédéric à la bataille de Prague... » Paraphrase diffuse, fatigante, ennuyeuse, formée de tous les pires lieux communs du vieux mélodrame. Wilhelm, qui est gentilhomme, veut épouser Lénore, fille d'un humble bourgeois, du docteur Burger. Mais le père de Wilhelm, vieillard entêté de sa noblesse, s'oppose barbaquement au mariage; il fait à son fils de très-plats sermons sur la honte des mésalliances, et il outrage ridiculement le père de Lénore, l'accusant d'avoir, dans des vues d'ambition personnelle, fomenté l'amour dont Wilhelm s'est épris pour sa fille. Le docteur, exaspéré, va quérir un niais qui aime Lénore et que Lénore n'aime pas, et il s'apprête à les fiancer, jaloux de prouver ainsi qu'il n'a jamais favorisé la passion de Wilhelm. — Tu partiras pour la guerre! L'enragé bourgeois dit à Lénore : Tu épouseras George Muller!

— Si tu allais périr aux combats! dit Lénore pleine d'angoisses.

— Qu'importe! dit Wilhelm. Si l'âme est immortelle, l'amour vrai, qui est l'âme de l'âme, doit l'être aussi. Je sens, à la force de mon amour, qu'il vivra au delà du sépulcre et que la mort ne sera pas un obstacle à notre union.

— Et moi, je sens à la force du mien que je t'aimerai mort comme je t'aime vivant. — Je reviendrai, fût-ce de la tombe.

— Et moi, Wilhelm, je te suivrai, fût-ce dans la tombe.

Le public indulgent, qui avait eu la bonté de ne point malmenner les scènes précédentes, a témoigné vivement la satisfaction que lui causait celle-ci. Il est vrai que M^{me} Dorval y exprime l'exaltation fébrile de Lénore, comme elle sait exprimer, et que Clarence y seconde remarquablement M^{me} Dorval.

Traversons bien vite le troisième acte, qui est un hors-d'œuvre par excellence, qui a le malheur de ne tenir en rien à la ballade et celui de ne pas racheter du tout ce vice radical, étant aussi déplaisant par ce qu'il dit que par ce qu'il ne dit pas. — Wilhelm, qui est en garnison dans un beau château de la *Silérie*, province fraîchement conquise, s'y laisse adorer par une attrayante comtesse et n'est pas bien loin, le félon, de faire une grosse infidélité à sa Lénore. Mais une espèce de mentor de caserne dont il est

flanqué y met bon ordre, en découvrant que la comtesse est une espionne autrichienne, qu'elle dresse des embûches au roi Frédéric II, et en faisant part de sa découverte au jeune commandant, son pupille et son maître. Puis, des décharges d'artillerie, une bataille !

Eh bien ! cet acte, nous l'avons tous écouté avec une inaltérable patience. La raison d'une si angélique longanimité, c'était que nous ne nous lassions pas d'espérer voir enfin arriver dans le courant du drame quelque chose de bien diabolique. — Puisque la ballade est là, disions-nous, puisqu'elle est l'âme, l'essence de la pièce, il est invraisemblable que celle-ci se continue et s'achève sans nous procurer un peu l'irritant plaisir d'avoir bien peur. Nous nous obstinions à nous flatter tout bas que peut-être on nous ferait jouir d'un bout du délicieux galop.

Le quatrième acte, il le faut confesser, n'a pas absolument trompé ce singulier désir de goûter à la peur. C'est qu'aussi on y est en pleine ballade. Les fanfares du retour sonnent au loin. Le roi et l'impératrice ont signé la paix. Les braves reviennent au logis retrouver tout ce qu'ils aiment. — Lénore apparaît défaite et navrée dans le petit jardin de l'habitation paternelle. Elle conte à sa mère, avec des cris, des sanglots, des désespoirs qui déchirent, avec l'accent passionné de M^{me} Dorval, avec ses bondissantes palpitations. comme quoi elle a en vain parcouru, remonté, descendu les rangs de l'armée qui vient de défiler, comme quoi, assise sur le bord de la route, elle est restée là en vain jusqu'à ce que le dernier soldat fût passé. Mille autres femmes ont repris là, qui un frère, qui un époux, qui un fiancé, mais pour elle, hélas ! personne, personne ; pas de Wilhelm. Toujours avec l'impétueuse éloquence de M^{me} Dorval, avec sa verve et sa passion souveraine, elle s'en prend à Dieu, elle enchérit encore sur les blasphèmes de la ballade, à la grande épouvante de sa pauvre mère qui n'en peut mais. Et l'on frissonne, et l'on est sombrement agité. — Entre un fossoyeur. Il est blême d'effroi ; il dit qu'un voyageur vêtu de noir, mystérieux et horriblement pâle, s'est tout à l'heure présenté à lui, que d'une voix lugubre il lui a ordonné de creuser une fosse, dans le champ des sépultures seigneuriales, et qu'il a disparu.

Le père de Wilhelm se transporte chez le père de Lénore pour s'excuser auprès de lui de la manière brutale avec

laquelle il l'a traité au premier acte. Il n'a plus, dit-il d'injurieux soupçons à son égard, depuis qu'il sait que le docteur est sur le point de marier sa fille à George Muller. — Survient au milieu de la famille Burger, pendant que le vieux gentilhomme s'y trouve encore, un vertueux houzard, le fidèle Achates de Wilhelm, celui qui l'a sauvé des sortilèges de la Circé impérialiste. — Toi ici, Strelitz? dit le baron; mon fils est donc de retour? — Oui, monseigneur, répond avec une gêne douloureuse le houzard qui a un crêpe au bras. — Mais que signifie ta présence ici? ajoute le baron, qui se méprend sur son air de perplexité. Est-ce que tu serais par hasard porteur d'un message de mon fils pour la fille du docteur? Est-ce que mon fils oserait encore?... — Monseigneur, daignez m'écouter... — Non, je ne veux rien entendre. Qu'on n'espère pas m'attendrir. Jamais je ne me laisserai fléchir. — Pardon, monseigneur, vous vous attendrirez. — Tais-toi! Je te dis, et je dis à tous, que jamais je ne consentirai à ce honteux mariage. Mon fils marié à une fille sans nom! j'aimerais mieux le savoir mort! — Soyez donc content, monseigneur... — Malheureux! que dis-tu? — Votre fils est mort. C'est dans un cercueil que je vous l'ai ramené. Situation belle et forte, et d'un effet immanquable.

Lénore voit s'avancer la nuit avec une satisfaction étrange. Elle demeure seule dans le jardin de son père. C'est bientôt l'heure, dit-elle; il va venir me chercher. Cependant les ténèbres s'amassent; tout fait silence. Peu à peu, dans le lointain, s'éveille une cloche qui se met à tinter un glas. Lénore sourit. Puis, l'on distingue le sourd cadencement des pas d'un cheval au galop. Par degré ce bruit devient plus perceptible et plus proche. Déjà, on l'entend longer les murs du jardin. Il cesse brusquement à la petite porte. On frappe trois coups. Lénore fascinée va ouvrir. Le mélancolique fiancé, vêtu de noir, plein de mystère, horriblement pâle, surgit debout sur le seuil qu'il ne dépasse point. — Viens, Lénore, viens; fuyons ensemble; nous ne nous quitterons plus. Elle se jette dans ses bras, le couple s'enfonce dans l'ombre profonde... Et les basses de l'orchestre nous font encore entendre le cadencement du galop du cheval. Oh! pour cette fois, nous n'aurons pas à nous plaindre: nous avons peur.

Quand le rideau s'est relevé pour le cinquième acte et

nous a exhibé un magnifique cimetière, nous nous sommes amusés à nous faire accroire que nous allions, non plus entendre seulement, mais voir, mais contempler sur le théâtre le galop tant désiré, sa terminaison du moins, son dernier bond, sa dernière courbe, sa dernière fureur. — Hélas ! mon Dieu, tout n'est que leurre ici-bas : il n'en a rien été. — Le cavalier et la jeune fille arrivent pédestrement sur la scène et pas trop en désordre encore ! Bien pis : il appert de leur conversation que leur cheval s'est abattu non loin de là, expirant de fatigue et d'effort. Par les vents d'Arabie ! ce n'est point là l'effrayant cheval noir de la ballade : il ne laisse pas son monde en route, lui ; il est d'une vigueur indrestructible ; il est du pays ténébreux, comme son maître ; à l'arrivée, il ne s'abat pas de lassitude, il s'abîme, comme un démon qu'il est, aux profondeurs d'un soupirail de l'enfer.

Mais, en voici bien d'une autre ! Qu'est-ce que nous venons d'ouïr ? Nos oreilles nous trompent-elles ? Comment, dans ce drame, c'est Lénore et non pas Wilhelm qui dit avec une funèbre ironie : — Les morts vont vite ! et c'est Wilhelm et non pas Lénore qui répond avec une tristesse suppliante : — Ah ! laisse les morts en repos ! D'où vient ? qu'est-ce cela ? qu'y a-t-il ? Il y a... oh ! curieux désappointement !... Il y a que nous ne sommes plus du tout dans la ballade, il y a que nous n'y avons jamais été bien franchement, il y a... qu'il n'y a point de cavalier-fantôme, de mort-fiancé, de spectre ravisseur ; point de merveilleux et de fantastique ailleurs que dans le cerveau délirant de Lénore. Wilhelm est vivant ! quelle idée saugrenue ! Il est vivant, le bêtire ! Au lieu d'un être diabolique, surnaturel et redoutable, nous avons un honnête garçon, très-réel et très-aimable, qui vit de notre vie, qui veut épouser comme nous épousons : au lieu d'un grandiose esprit de ténèbres, nous avons un beau jeune premier, nous avons M. Clarence.

Dispensez-nous de vous expliquer par quelle aventure ce bourgeois de Wilhelm est vivant, après que l'on a célébré ses funérailles. La chose n'est nullement miraculeuse. En évitant de nous en occuper, nous ne nous priverons de rien, et ce sera toujours un peu de mauvais sang de moins que nous ferons.

Permettez que nous dépêchions la fin de ce compte rendu ; Lénore, qui est le jouet d'une démence fatale, persiste

à vouloir trouver un fantôme dans Wilhelm. Son ami est presque fou à son tour du chagrin de ne pouvoir lui persuader qu'il est vivant. — Sur l'entrefaite, le baron vient dans le cimetière en compagnie du houzard, pour visiter pieusement la tombe de son fils. Wilhelm ne peut supporter la vue des pleurs et du désespoir de son père. Il l'appelle, il se montre. Le vieillard, saisi d'une violente commotion, doute un peu d'abord que ce soit bien là son fils vivant, mais il ne se fait pas longtemps prier pour le croire. Dans le feu de sa joie, il déclare consentir au mariage de Wilhelm et de Lénore. Le vertueux et sensible houzard, aidé de ce benin consentement et d'un petit stratagème à la Berquin qu'il improvise, s'évertue à dissiper les folles vapeurs qui obscurcissent l'entendement de la jeune fille; il a la gloire d'y réussir. Le premier usage que fait Lénore de sa raison recouvrée, c'est d'être aux anges de son prochain mariage, absolument comme une héroïne du Gymnase. — Tout cela finit d'une façon déplorablement patriarcale. Tout ce monde-là est ravi, heureux. Quelle pitié!

Trois coupables ont été dénoncés par Clarence : MM. Cogniard frères et M. Henri Blaze. Le public s'est hâté de se remémorer d'abord la légitime considération dont jouissent les deux premiers comme bons auteurs dramatiques, puis la juste réputation qui est le partage du troisième comme charmant poète et comme ingénieux et savant germaniste; en conséquence, le public s'est mis à applaudir libéralement.

Pas à l'unanimité cependant. Quelques sifflets cruels ont protesté. Mon Dieu! à quoi bon ces marques de colère, ces démonstrations violentes! Elles ne nous paraissent ici nullement de saison. La violence n'est tolérable qu'à l'encontre d'une force carrément établie qui peut résister à un choc. Le nouveau drame n'est pas dans ces conditions. Il déplaît à quelques-uns? Hé, que ces messieurs prennent patience! Encore une quarantaine de représentations peut-être, et cela s'en ira, se dérobera, disparaîtra sans retour. Les morts vont vite!